

BENJAMIN CONSTANT

JOURNAUX INTIMES

ÉDITION INTÉGRALE
DES MANUSCRITS AUTOGRAPHES
AVEC UN INDEX ET DES NOTES
PAR ALFRED ROULIN
ET CHARLES ROTH

nrf

GALLIMARD

PRÉFACE

En publiant cette édition nouvelle des *Journaux intimes*, notre premier devoir est d'exprimer notre très vive reconnaissance à M. le baron Rodolphe de Cénstant-Rebecque. Il a eu la grande obligeance de mettre à notre disposition les *Journaux autographes de Benjamin Constant*, lesquels lui appartiennent et qu'il a déposés il y a peu d'années à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne. Il va presque sans dire que, sans ces précieux documents, il nous eût été impossible d'établir le texte authentique et intégral que nous présentons aujourd'hui.

Nous nous sentons également pressés de remercier tous ceux qui, par leurs publications ou par leurs avis, nous ont aidés dans notre tâche.

D'excellents travaux antérieurs ont singulièrement facilité ce travail. Nous devons beaucoup aux ouvrages érudits de Philippe Godet et Joseph Kerner, à ceux surtout de MM. Gustave Rudler et Pierre Kohler, de M^{me} Jean de Pange et de MM. Jean Mistler, Maurice Levaillant et Henri Martineau, pour ne citer que les principaux.

Mais nous aurions dû laisser sans réponse bien des questions soulevées par le texte des *Journaux* sans l'obligeance de nombreux collègues et d'amis qui ont bien voulu s'intéresser à nos recherches.

De presque toutes les villes où Benjamin Constant a séjourné, d'ailleurs encore, nous avons reçu une foule de renseignements précieux. Partout nos demandes ont été accueillies avec beaucoup d'intérêt et de complaisance. Nous devons mentionner entre autres la Bibliothèque de l'Opéra et les Archives de la Seine, à Paris; les Archives de l'Yonne, celles du Rhône et de Seine-et-Oise, celles de la Seine-Inférieure et de la Loire-Inférieure, et la Bibliothèque de Dijon. Nous avons dû recourir encore aux Archives de Bruxelles, de Brunswick, de Göttingue, de Gotha, de Cassel, de Francfort-sur-le-Mein, de Vienne, et aux Bibliothèques de Weimar et d'Edimbourg. De nombreux renseignements nous sont parvenus en outre des Archives cantonales vaudoises, à Lausanne, et des Archives d'Etat de Berne, Genève, Neuchâtel et Zurich.

Comment enfin ne pas remercier nommément ceux dont l'obligeance et l'érudition nous ont été particulièrement précieuses :

M. le Professeur G. R. de Beer, Directeur du British Museum (*Natural History*), à Londres; M. le Professeur B. Hasselrot, à Upsal; M. F. de Vaux de Folletier, Archiviste en chef de la Seine; M. G. S. Keller, Directeur de la Bibliothèque universitaire de Wurzburg; M. J. C. Biaudet, Directeur de la Bibliothèque cantonale et universitaire, à Lausanne; M. M. Burckhardt, Conservateur des manuscrits de la Bibliothèque

universitaire de Bâle; MM. G. Vaucher, Archiviste d'Etat, et P. Geisendorf, Archiviste adjoint, à Genève, et M. H. Strahm, Directeur de la Bibliothèque de la ville de Berne.

Que tous veuillent bien trouver ici l'expression de notre gratitude.

ALFRED ROULIN.

*Directeur honoraire
de la Bibliothèque
de Lausanne.*

CHARLES ROTH.

Archiviste-Paléographe.

Lausanne, décembre 1951.

INTRODUCTION

Un soir de décembre, venant de Lyon où il avait quitté M^{me} de Staël, Benjamin Constant arrivait à Nevers. Plutôt que d'y prendre logement, il se disposait à « aller toute la nuit » pour gagner Paris au plus tôt. Il avait déjà pris ses mesures pour cela lorsqu'il découvrit par miracle dans l'auberge où il était descendu « une chambre chaude et un lit propre ». Du coup tous ses projets furent changés. Benjamin décida de coucher à Nevers. Confortablement installé dans sa chambre, mais ne sachant que faire, il tira de son coffre le gros registre in-folio dans lequel, depuis près d'un an, chaque jour, il avait tenu son journal. Cette lecture l'amusa passablement. « En le commençant, note-t-il à cette date du 18 décembre 1804, je me suis fait une loi d'écrire tout ce que j'éprouverais. Je l'ai observée, cette loi, du mieux que j'ai pu, et cependant telle est l'influence de l'habitude de parler pour la galerie que, quelquefois, je ne l'ai pas complètement observée... » S'il s'est constamment efforcé d'être entièrement sincère avec lui-même, il ne prétend pas avoir été toujours à ce point détaché de son entourage qu'il ne lui soit arrivé de s'exprimer dans son journal comme si d'autres devaient le lire.

Le cahier auquel il avait pris l'habitude de confier ses plus intimes pensées n'avait pas tardé à lui devenir indispensable. « Ce journal, écrivait-il un an après l'avoir commencé, cette espèce de secret ignoré de tout le monde, cet auditeur si discret que je suis sûr de retrouver tous les soirs, est devenu pour moi une sensation dont j'ai une sorte de besoin; je ne lui confie toutefois pas tout, mais j'y écris assez pour y retrouver mes impressions et pour me les retracer quand je n'ai rien de mieux à faire. »

Mais ce n'est pas seulement à retrouver des impressions ou des souvenirs que le *Journal* devait servir. Il avait un autre but. Ce n'était pas de redonner à Benjamin Constant des sensations passées, mais de lui rappeler qu'il avait éprouvé ces sensations. « Ainsi, écrit-il, ce journal est une espèce d'histoire, et j'ai besoin de mon histoire comme de celle d'un autre pour ne pas m'oublier sans cesse et m'ignorer. » En dernière analyse, il semble donc bien que c'est surtout poussé par le désir socratique de se mieux connaître que Benjamin Constant a entrepris la rédaction de son journal. Avec une constance bien remarquable chez un être aussi mobile, aussi changeant, aussi oscillant que Benjamin Constant, pendant près de quatre ans, du début de 1804 à la fin de 1807, et pendant plus de cinq ans, de mai 1811 à septembre 1816, qu'il fût à Coppet ou aux Herbages, à Paris ou à Londres, sur les routes de

France, d'Allemagne ou de Suisse, il s'appliqua à noter chaque jour ses impressions sur les hommes et les choses, à analyser les sentiments souvent contradictoires qui l'agitaient, à décrire les phases de ses orageux conflits avec Germaine, à noter aussi ses lectures et les progrès de ses travaux littéraires ou politiques.

Ce *Journal* fixait pour Constant comme un reflet de sa vie écoulée, mais un reflet plutôt sombre. La pente naturelle de son caractère pessimiste l'inclinait en effet à passer sous silence ses satisfactions et ses joies. « Je dois consigner ici, écrit-il le 17 octobre 1804, que je traite mon *Journal* comme ma vie. J'y enregistre beaucoup plus mes peines que mes plaisirs. » S'il avait pris ce cahier pour confident, c'est surtout parce qu'il lui fallait un exutoire à toutes ses tristesses, un ami sûr qui le soulage de ses inquiétudes et de ses angoisses.

Benjamin, qui gardait le plus grand secret sur son *Journal*, était bien loin de se douter qu'un jour ses notes intimes seraient divulguées et que leur publication lui vaudrait l'un de ses plus beaux titres de gloire.

Pour nous, nous demeurons confondus par l'admirable vérité d'accent de ces pages écrites au jour le jour, par cette grandeur de sincérité, qu'on ne saurait une fois prendre en défaut. Et n'est-ce pas surtout cette sincérité si entière et si rare d'un homme qui ne s'est jamais menti à lui-même, qui confère aux *Journaux* de Benjamin Constant, comme à son *Adolphe*, comme au *Cahier rouge* et à *Cécile*, un intérêt passionnant?

II

Les premiers éditeurs du *Journal intime* de Benjamin Constant n'ont donné des manuscrits originaux aucune description. Ils n'en ont procuré qu'une idée vague et inexacte bien faite pour égarer l'opinion.

Sur leurs indications et d'après la forme donnée à leur édition, on a pu s'imaginer qu'il n'existait qu'un seul manuscrit, que le *Journal* était d'un seul tenant et que Constant l'avait écrit d'un bout à l'autre en caractères grecs.

C'était se tromper du tout au tout. L'édition du *Journal intime* de Dora Melegari est en effet basée, non pas sur un seul *Journal*, mais sur trois manuscrits. Il n'y a donc pas en réalité un *Journal*, mais des *Journaux intimes*, et l'un d'entre eux seulement est écrit en caractères grecs.

Peut-être ne sera-t-il pas superflu, pour dissiper tous les doutes, de donner une description minutieuse de ces manuscrits jusque tout récemment inaccessibles. Le premier est un registre in-folio (36 × 22,5 cm.), à dos de basane brune décoré à froid, aux plats de papier d'un bleuâtre très passé. Une étiquette en écusson sur le plat porte de la main de B. Constant le titre : *Mélanges*. Ce titre est suivi d'une note de Victor de Constant entre les mains duquel ce *Journal* avait passé. Les premiers feuillets, coupés à la marge, ont dû servir à des notes de lecture. Le septième qui subsiste en entier

est couvert de notes relatives au *Télémaque* de Fénelon. De nombreuses traces de cachet montrent qu'il a été collé au plat antérieur du registre.

Constant s'est donc servi d'un cahier de notes de lectures abandonné, pour y écrire son premier *Journal*. Les dates sont celles du calendrier républicain, mais la correspondance avec le calendrier grégorien est aussi souvent notée. Du fol. 2 au fol. 86 de ce registre, Benjamin a noté quotidiennement les événements de ses journées, ses rencontres, ses lectures, ses travaux, ses sentiments. Mais ce *Journal* inauguré le 1^{er} pluviôse de l'an XII (22 janvier 1804) s'interrompt à la date du 18 floréal an XIII, et les fol. 87 à 111 sont restés blancs.

Le 18 floréal (8 mai 1805), Constant s'est d'ailleurs borné à inscrire la date dans la marge. Mais trois ans plus tard, il a ajouté à cette place la note suivante : « (Ce 12 avril 1808). La mort de M^{me} Talma m'avait jeté dans un tel abattement qu'à dater de ce jour, mon journal, où j'avais retracé tous les détails de sa maladie et jugé quelquefois sévèrement son caractère, me devint insupportable. Cependant ne voulant pas l'interrompre complètement, j'imaginai de ne l'écrire que fort en abrégé et en grande partie en chiffres. »

Dans ce premier *Journal*, qui est de beaucoup le plus développé et le plus étendu, Constant a tout noté en clair et il n'a jamais manqué de répéter en marge l'indication des lettres reçues et des lettres envoyées, déjà mentionnées dans le texte.

Le deuxième *Journal*, comme on vient de le voir, est un journal abrégé et partiellement chiffré. Il nous est parvenu sous la forme d'un cahier de 36 feuillets in-folio (32 cm. 1/2 × 21 cm. 1/2) sans couverture. Chaque page est divisée au crayon en quatre colonnes, deux pour les dates et deux pour les notes. Comme cette rédaction est postérieure à mai 1805, les dates sont celles du calendrier grégorien.

Du 22 janvier 1804 au 7 mai 1805, ce journal n'est qu'un abrégé du précédent, mais il est arrivé quelquefois à Constant d'y ajouter un nom propre qui manquait dans la rédaction développée ou de commettre de légères erreurs de transcription.

Néanmoins ce n'est qu'à partir du 8 mai 1805 que ce second *Journal* prend tout son intérêt. Les notes quotidiennes sont d'abord sommaires et chargées de chiffres dont la répétition marque assez plaisamment l'intensité du sentiment qu'ils expriment. Elles se poursuivent ensuite avec plus de développement jusqu'au 27 décembre 1807. Mais le *Journal* est interrompu du 20 novembre au 10 décembre 1807, sans qu'on puisse affirmer avec certitude qu'un feuillet ait été perdu ou supprimé. Il est vrai que la dernière note du feuillet 35 est bien complète. Mais le fol. 36, le dernier de ce journal, qui est un feuillet simple, a été visiblement collé au précédent au moyen de cachets de cire.

Le chiffre dont s'est servi Constant aurait pu présenter de sérieuses difficultés, si, craignant probablement d'en oublier lui-même la signification, il n'avait pris la précaution d'en noter la clé à la fin du premier *Journal*, le 12 avril 1808.

Ces deux premiers manuscrits ne figurent pas à l'inventaire dressé en 1846, à la mort de Charlotte de Constant, et publié par M. Gustave Rudler dans sa précieuse *Bibliographie critique des œuvres de Benjamin Constant* (Paris, Colin, 1909).

Il ne semble donc pas que Victor de Constant les ait achetés de Charles de Rebecque ou de sa sœur Louise comme le *Cahier rouge*, mais plutôt que ces deux pièces soient entrées par une autre voie dans les archives des Constant. Peut-être faisaient-elles partie, comme *Cécile*, des papiers précieux enfermés dans la fameuse caisse de Goettingue * expédiée à Lausanne en août 1826? Il est assez vraisemblable qu'en automne 1813, Constant n'ait emporté avec lui à Hanovre que le *Journal* commencé en 1811, qu'il continuait de rédiger.

Au contraire, il est facile de reconnaître dans l'inventaire de 1846 ce troisième manuscrit du *Journal* décrit en ces termes par le clerc du notaire Aumont-Thiéville, au mannequin I sous le n° 11 : « Un ouvrage grec manuscrit, relié in-fol. vert, dos en parchemin vert ** . »

C'est en effet un grand registre in-fol. (37 cm. × 24 cm. 1/2), dos et coins en parchemin vert, et plats de papier bleuâtre, de 120 feuillets, dont 60 seulement ont été utilisés. Il contient en caractères grecs le *Journal* du 15 mai 1811 au 26 septembre 1816. A cette dernière date, Benjamin Constant était encore à Bruxelles. Mais après un exil de près d'un an, il allait dès le lendemain tenter de rentrer à Paris. Il n'était pas sans appréhension; il se savait surveillé par la police de Louis XVIII. Aussi préférait-il laisser à Bruxelles ce *Journal*, un peu compromettant, des cinq dernières années de sa vie. Et il n'est pas trop surprenant que Constant ne l'ait jamais repris, car il ne semble pas l'avoir revu de sa vie. Ce n'est en effet qu'au début de 1831 que le banquier bruxellois, apprenant la mort de Benjamin Constant, retourna à sa veuve les papiers qu'il lui avait confiés quinze ans auparavant.

Comme ce manuscrit faisait partie du lot Charles de Rebecque, le demi-frère de Benjamin, c'est lui qui avant sa mort, survenue en 1864, l'aura cédé à Victor de Constant. Une note inscrite sur le feuillet de garde de ce registre nous confirme qu'en 1870 c'est bien celui-ci qui en était le propriétaire. Elle nous apprend en outre qu'il l'avait confié à son frère Adrien pour en transcrire le texte en caractères latins.

A ces trois manuscrits dont s'est servi le premier éditeur du *Journal intime*, nous avons pu en ajouter un quatrième qui lui avait échappé ou qu'il avait négligé intentionnellement. Il est vrai que cet inédit, qui occupe la première place dans l'ordre chronologique, est de peu d'étendue et qu'à première vue on pouvait hésiter à le considérer comme un véritable journal. Sans doute son titre *Amélie et Germaine*, sa division en trente paragraphes, le long projet de lettre de déclaration à Amélie,

* Cf. Benjamin CONSTANT. *Cécile*. Introduction, p. 11.

** Gustave RUDLER. *Ouvr. cit.*, p. 9.

la concentration de l'intérêt sur deux rivales confèrent bien à ce petit ouvrage un certain caractère romanesque. Mais il suffit de l'examiner d'un peu plus près pour se rendre compte qu'il participe plus encore du caractère du *Journal intime*. Les paragraphes portent chacun une date et couvrent la période du 16 janvier au 10 avril 1803. Si ces notes ne sont pas exactement quotidiennes, beaucoup se suivent de très près. En outre, Constant paraît bien les avoir rédigées pour lui seul puisqu'il écrit à la date du 2 mars : « Soyons de bonne foi et n'écrivons pas pour nous comme pour le public »*, et ce qui l'intéresse dans Amélie et Germaine, c'est moins ces deux rivales que lui-même dans ses rapports avec elles. Enfin, bien que nous ne disposions guère de moyens de contrôle, sa sincérité et sa véracité paraissent entières. Aucun trait, tout au moins, ne semble être de pure invention. D'ailleurs lorsqu'en mai 1807, il relit « des fragments de sa vie depuis 1803 », il semble que Constant fasse allusion non seulement au *Journal* de 1804 à 1807, mais aussi à *Amélie et Germaine*, qu'il assimile à ses autres *Journaux*.

Le manuscrit d'*Amélie et Germaine* est un simple carnet couvert de carton gris bleu, mesurant environ 11 x 16 cm., mais dont les feuillets inégaux dépassent légèrement ce format en hauteur et en largeur. Il se compose de 81 folios dont 3 demeurés blancs. Ses 156 petites pages sont entièrement autographes, et ne comportent d'autre lacune que celle qui nous prive de tout le paragraphe 28 (daté du 17 mars) et des premières lignes du paragraphe 29.

Seuls ces quatre manuscrits du *Journal* de Benjamin Constant ont été retrouvés jusqu'à ce jour dans les archives de sa famille. Mais il semble que Constant en ait tenu d'autres dont la trace s'est perdue. En effet, dans la note additionnelle placée le 12 avril 1808 à la fin du *Journal* de 1804 à 1805, il nous informe qu'il reprend à cette date le *Journal* interrompu après le 28 décembre 1807 et qu'il a rédigé « une narration assez confuse, de ce qui s'est passé depuis cette dernière date, jusqu'à aujourd'hui », c'est-à-dire du 28 décembre 1807 au 12 avril 1808. Qu'est devenu ce *Journal* repris le 12 avril 1808 et jusqu'à quelle date Constant l'avait-il continué? Où a passé la « narration » qui le reliait au *Journal abrégé*? Mystère. Nous n'avons pu en relever la moindre trace dans les archives de la famille Constant, mais quelque hasard les fera peut-être découvrir un jour.

On se rappelle enfin que dans l'introduction qu'il a donnée au *Journal intime*, dans la *Revue internationale*, Adrien de Constant a cité un passage d'un *Journal* de Benjamin bien antérieur à ceux que nous connaissons. Peut-être convient-il même, pour plus de clarté, de répéter ici cette citation.

« Il est vraiment curieux de voir à quel point les femmes tiennent compte aux hommes qui s'occupent d'elles des actions les plus folles, quand elles ont lieu à leur intention. Il était convenu avec M^{me} de Staël que pour ne pas la compromettre je ne res-

* *Journaux intimes*, p. 44.

terais jamais chez elle passé minuit. Quel que fût le charme que je trouvais dans nos entretiens et mes fougueux désirs de n'en pas rester à des discours, je dus céder devant cette ferme résolution. Mais, ce soir, le temps m'ayant paru encore plus court que de coutume, je pris ma montre pour démontrer que l'heure de mon départ n'avait pas encore sonné. Mais l'inexorable aiguille m'ayant donné tort, par un mouvement irréfléchi de colère digne d'un enfant, je brisais sur le parquet l'instrument de ma condamnation. « Quelle folie ! Que vous êtes absurde ! » s'écria M^{me} de Staël. Mais quel sourire intérieur j'entrevis à travers ses reproches ! Décidément, cette montre brisée me rendra un grand service. »

Et Adrien de Constant ajoute : « En effet, on lit dans le journal du lendemain : « Je n'ai pas racheté de montre, je n'en ai plus besoin ! »

Cette citation incontrôlable, Adrien de Constant l'a-t-il faite avec une scrupuleuse exactitude ? Il est permis d'en douter. Nous verrons en effet qu'il ne craignait pas de prendre avec les textes les plus grandes libertés. On croit même reconnaître en plus d'un passage de ce texte-ci la prose affligeante de l'éditeur recouvrant celle de Benjamin. Mais surtout on s'étonne que d'un journal qu'on avait sous la main et qui devait être d'un intérêt exceptionnel, on n'ait rien tiré de plus que cette anecdote. Il n'est pas moins surprenant d'ailleurs que ce précieux document ne se soit pas retrouvé avec les autres *Journaux* dans les archives des Constant.

Il paraît difficile sans doute d'admettre qu'Adrien de Constant ait inventé cette citation de toutes pièces, d'autant plus que certaines tournures, certaines expressions semblent bien appartenir à Benjamin. Mais on ne peut s'empêcher de reconnaître que cet unique extrait d'un *Journal* disparu, auquel Benjamin ni personne n'a fait la moindre allusion, est quelque chose d'inexplicable et même d'assez suspect.

Ce qui est sûr, c'est que si ce *Journal* a jamais existé, Benjamin Constant ne l'avait plus à sa disposition en mai 1807, puisqu'il note à la date du 14 étant aux Herbages et ruminant des projets de rupture : « Relu le soir des fragments de ma vie depuis 1803. » S'il avait pu relire aussi des « fragments de sa vie » antérieurs à 1803, peut-on croire que Benjamin les aurait négligés ?

Il convient de faire remarquer enfin qu'aucun des manuscrits que nous publions ne paraît être de premier jet. Constant avait en effet l'habitude de jeter rapidement sur de petits feuillets de papier ses notes quotidiennes et prenait la peine de les copier ensuite dans les registres qui nous sont parvenus.

Pour *Amélie et Germaine* dont la rédaction est particulièrement soignée, dont le manuscrit ne porte presque pas de corrections, on ne saurait douter qu'elle ne soit une copie. Il serait plus difficile peut-être d'affirmer qu'il en est de même des deux *Journaux* de 1804 à 1807 dont quelques parties au moins paraissent avoir été écrites directement dans le registre. On y relève pourtant çà et là des erreurs, des lignes biffées et reportées plus loin, qui sont le fait d'un copiste distrait.

Mais en ce qui concerne le *Journal grec* (1811-1816), aucun doute n'est possible. Le 19 septembre 1814, Benjamin Constant y note en effet : « Je copie dans un grand livre tout ce *Journal*. Quand je serai à copier ceci, quelle sera ma situation? J'en suis curieux. » Et comme il a pris soin d'ajouter en marge : « V[oir] 9 octobre », on peut en conclure que c'est seulement trois semaines après qu'il a transcrit en lettres grecques dans son gros registre sa note du 19 septembre.

Aucune de ces notes préoriginales ne s'est retrouvée jusqu'à ce jour. On ne saurait donc affirmer que Constant se soit toujours borné à les copier sans rien y ajouter et sans en rien retrancher. Mais la rareté des corrections, dans les registres, nous incline à penser qu'il n'a guère modifié ses notes primitives.

Quoi qu'il en soit, ces copies peuvent être considérées comme une preuve du soin que Constant apportait à la rédaction de ses *Journaux* et de l'importance qu'il y attachait.

III

La première publication de ces *Journaux* date de quelque soixante ans. Elle a sans doute été pour la mémoire de Benjamin Constant et pour sa gloire littéraire un véritable coup de fortune. Elle a provoqué en sa faveur un de « ces réveils magnifiques » dont a parlé Sainte-Beuve, et sa réputation n'a guère cessé de grandir depuis. Il faut donc savoir gré à Adrien de Constant, le fils de son cousin Auguste d'Hermences, d'avoir consacré les dernières années de sa vie, de 1871 à 1876, à déchiffrer les divers manuscrits de ces *Journaux* et à en préparer l'édition.

Mais on doit bien reconnaître aussi que sa bonne volonté n'a pas suffi à le préserver des écueils. Il a fait ce travail en amateur naïf, incompetent, inexact, dépourvu de scrupule littéraire et de respect des textes. A sa décharge, on peut dire qu'il n'a pas fait mystère de sa méthode de travail et surtout qu'il ne prétendait pas donner un texte complet. Dans un avant-propos, il annonçait ingénument que « les notes [des *Journaux* de Benjamin Constant] contenant des choses fort intéressantes, on a cherché à en extraire ce qui pouvait être publié et à donner à ce travail une espèce de suite, malgré les coupures qu'il a dû subir ». Son titre était inexact, mais sans équivoque : *Extraits inédits d'un livre de souvenirs écrit à diverses époques par B. Constant*.

D'ailleurs ce titre, un peu modifié, il est vrai, apparaît encore, en tête du texte, après l'introduction, dans la *Revue internationale* où le *Journal* a paru pour la première fois (Rome, 1887, t. XIII, p. 91). Mais dans cette même publication, le titre général et le titre courant avaient déjà été abusivement modifiés et transformés en : *Journal intime de Benjamin Constant* qui a été repris, comme on le sait, par Dora Melegari quand elle a publié cet ouvrage en volume chez Ollendorff, en 1895. Or ce titre devenu traditionnel avait le grave défaut de faire croire à une publication intégrale et à l'existence d'un manuscrit unique. L'idée de

publier *in extenso* les *Journaux* de Benjamin aurait paru bien hardie à l'esprit timoré d'Adrien de Constant. Pour les rendre plus intéressants, il estima au contraire qu'il convenait de les améliorer, d'en alléger le texte de tout ce qui pouvait paraître gênant ou fastidieux et de remédier autant que possible à leur décousu aggravé par les coupures.

La préoccupation dominante du premier éditeur du *Journal* a été en effet de transformer en un texte suivi les notes jetées jour après jour sur le papier par B. Constant. Il n'a pas craint de développer en phrases complètes de simples notations, de porter à chaque page atteinte au texte original, de remplacer un mot par un autre, d'altérer le sens des phrases, et de substituer sa prose à celle de l'auteur. Mieux encore, pour les grouper à sa guise, il lui a paru légitime de transposer de nombreuses notes, et comme ces transpositions rendaient gênantes les dates de jour et de mois, il les a purement et simplement supprimées*.

Bref, même en extraits, il est peu de textes qui aient été aussi maltraités et à tel point défigurés par leur éditeur. Rarement « tripatouillage » a été plus innocent et plus désastreux.

C'est ainsi que de la phrase par laquelle s'ouvre le *Journal* dans l'édition Melegari : « Je viens d'arriver à Weimar, où je compte rester un certain temps, car j'y trouverai de riches bibliothèques, des conversations sérieuses, selon mes goûts et surtout de la tranquillité pour mon travail », il n'y a pas un mot dans le manuscrit de B. Constant. Elle est entièrement de la plume de son éditeur, qui a sans doute jugé indispensable cette plate entrée en matière.

Le même jour, 1^{er} pluviôse an XII, cette note brève : « Robinson, jeune Anglais » se transforme en : « J'y ai rencontré une jeune Anglaise, miss Robinson. » Le lendemain, Benjamin Constant avait noté simplement : « Travaillé peu, pas trop bien. Vu Goethe » que son éditeur lie sottement en : « Je travaille peu et mal, mais en revanche, j'ai vu Goethe ! » et après l'énumération des qualités et des défauts de Goethe, Adrien de Constant croit nécessaire d'ajouter de son cru : « Voilà son portrait. »

Le même jour encore, on lit dans son texte cette phrase : « Une promenade à cheval, ce qui me convient toujours, m'a remis en train pour mon ouvrage » dont il n'y a pas un mot dans le journal manuscrit. Plus loin, alors que Benjamin a noté : « Herder (mort depuis peu) plus chaud que clair, un lit bien chaud et bien doux », Adrien n'ayant pu déchiffrer quelques mots fort mal écrits, les supprime et son texte devient : « J'ai partagé mon temps entre Herder et Meiners. Herder est comme un lit bien chaud et bien doux. »

Ces quelques exemples suffiraient sans doute, pour justifier notre sévère appréciation de l'édition originale du *Journal intime* de Benjamin Constant. Il convient cependant de relever encore des phrases absurdes attribuées à Benjamin Constant et répétées

* Les rares dates de la première édition ont été rajoutées conjecturalement par Dora Melegari.

par toutes les éditions, comme celle-ci à la date du 6 pluviôse : « Il [l'historien Jean de Müller] sent bien qu'il faut pour rendre sa partie moderne supportable, trouver dans l'ancienne des caractères autour desquels tous les autres événements se groupent, mais cela est plus facile à sentir qu'à faire », rendue incompréhensible par l'omission de l'adverbe *comme* après l'infinitif *trouver*.

Il arrive aussi, quelques lignes plus loin, que le sens de la phrase soit faussé par une adjonction fâcheuse. Benjamin n'a pas écrit absurdement : « Et Goethe dit : « J'aime mieux que le catholicisme *me* fasse du mal... » mais bien : « J'aime mieux, dit Goethe, que le catholicisme fasse du mal... »

Ailleurs, à la date du 8 novembre 1804, à propos d'une révolution en Perse contre le sacerdoce, l'affirmation est simplement remplacée par la négation.

Adrien de Constant n'a pas craint non plus de modifier sciemment le texte de Benjamin quand il le jugeait incorrect ou inélegant. Ainsi, le 25 janvier 1804 : « Selon que cette question serait décidée... » est alourdi en : « Suivant la décision prise sur cette question... » Ce ne sont là que quelques exemples. On pourrait les multiplier à l'infini. Mais cette déformation de la langue et de la pensée est continuelle et elle est encore aggravée par d'incessantes transpositions et par des soudures arbitraires.

On pourrait objecter que ce « tripatouillage » ne s'était exercé que sur des détails et que pour l'essentiel, le texte de Benjamin Constant n'avait pas été gravement altéré. Pourtant la réputation de Benjamin elle-même a souffert des procédés de son éditeur. Lui a-t-on assez reproché d'avoir noté dans son *Journal*, la veille de la mort de M^{me} Talma : « Je passe la journée et la nuit auprès de M^{me} Talma qui est près de sa fin. J'y étudie la mort. » Quelle dureté! quelle insensibilité! quelle sécheresse de cœur chez ce Benjamin qui assiste impassible aux derniers moments d'une amie incomparable!

Mais si Constant a passé pour avoir manqué de sentiment et d'émotion dans cette circonstance, la faute en est surtout à son éditeur qui a cru devoir résumer sèchement les notes pénétrées de douleur consacrées à la mort de M^{me} Talma. Le 4 mai 1805, il notait : « On m'a fait dire que M^{me} Talma était beaucoup plus mal. J'y ai été. Je l'ai trouvée en effet plus mal, beaucoup, que hier. Elle a eu une crise où j'ai cru qu'elle expirerait. Le médecin dit qu'elle ne vivra pas vingt-quatre heures. Au milieu des tristes soins que je lui rends, j'étudie la mort elle-même. »

Amenée comme elle est ici, la petite phrase incriminée : « J'étudie la mort » n'a plus du tout la dureté qu'on pouvait lui trouver avec raison dans le texte arrangé par Adrien de Constant.

Et le lendemain, ce n'est pas Benjamin qui écrit un peu naïvement : « Bonne et douce amie! Je t'ai vue mourir, je t'ai soutenue longtemps. A présent tu n'existes plus. Ma douleur était suspendue par l'espoir de te sauver encore une fois. J'ai contemplé la mort sans effroi, car je n'ai rien vu d'assez violent pour briser cette intelligence qui me laisse un si vif souvenir. Immortalité de l'âme, énigme inexplicable. »

C'est le texte mutilé et accommodé par Adrien de Constant. La note originale de Benjamin a un ton tout autre, un tout autre accent, une autre beauté :

« Je l'ai vue mourir. Je l'ai soutenue longtemps dans mes bras après qu'elle n'était plus. Le matin, elle parlait encore, avec esprit, grâce et raison. Sa tête était tout entière, sa mémoire, sa finesse, sa sensibilité, rien n'avait disparu. Où tout cela est-il allé? J'ai bien contemplé la mort sans effroi, sans autre trouble que la douleur, et cette douleur était suspendue par l'espoir de la secourir encore une fois. Je n'y ai rien vu d'assez violent pour briser cette intelligence que tant d'autres évanouissements convulsifs n'avaient pas brisée. Cependant que serait-elle, cette intelligence qui se forme de nos sensations, qui n'existerait pas sans ces sensations? Enigme inexplicable! »

On conviendra sans peine que si l'éditeur avait publié ce texte intégralement, personne n'aurait songé, à ce propos, à accuser Benjamin Constant de manquer de sensibilité.

C'est encore à Adrien de Constant qu'il faut attribuer cette phrase qu'on n'a cessé de répéter et de citer en parlant d'*Adolphe* : « J'ai fini mon roman en quinze jours. » On la chercherait vainement dans les manuscrits de Benjamin Constant, et l'on ne s'étonne pas trop de ne pas l'y trouver. On sait en effet d'après le *Journal abrégé* que la première rédaction de ce roman a exigé plus de quinze jours, puisqu'elle a été commencée le 30 octobre 1806 et que le 31 décembre, Constant y travaillait encore. Jugeant fastidieuses les mentions répétées relatives à ce roman, Adrien de Constant a sans doute estimé qu'il suffisait de les résumer en une phrase lapidaire, et il ne s'est même pas soucié d'en faire un compte exact. Il a ainsi induit en erreur tous les critiques qui ont abordé le sujet délicat d'*Adolphe*. Et peut-être notre étrange éditeur les avait-il encore plus gravement égarés en corrigeant stupidement ou étourdiment la phrase par laquelle Benjamin Constant avait noté l'éclosion de son roman. Le 31 octobre 1806, en effet, il n'avait pas écrit : « Je vais commencer un roman qui sera *mon* histoire », entendez celle de sa liaison avec M^{me} de Staël, mais bien « Commencé un roman qui sera *notre* histoire » c'est-à-dire, d'après le contexte fort clair, celle de Benjamin et de Charlotte de Hardenberg.

On ne saurait faire un grief à Adrien de Constant des suppressions qu'il a pratiquées dans les *Journaux* de Benjamin, puisque, comme on l'a vu, il se proposait de n'en publier que des extraits. Ces suppressions ont pourtant contribué, elles aussi, pour une part, à déformer l'image que présentait le miroir du *Journal*. Leur but était surtout d'atténuer le caractère violent de certaines notes relatives à M^{me} de Staël, de jeter un voile sur les rapports de Benjamin avec son père et surtout avec sa belle-mère, Marianne Magnin, ainsi qu'avec leurs enfants. Elles permettaient aussi de glisser sur les relations de Benjamin avec Anna Lindsay, sur ses aventures avec des filles, sur ses projets de mariage avec Amélie Fabri ou avec sa cousine Antoinette de Loys. Rien de tout cela ne pouvait, en effet, contribuer à donner de Constant une idée très avantageuse.

Enfin pour rendre plus attrayante la lecture des *Journaux*, il convenait de réduire ou de supprimer tout à fait de nombreuses notes concernant les lectures de Benjamin et ses travaux littéraires.

C'est ainsi expurgé, amélioré, interpolé et finalement « arrangé » que le texte des *Journaux* a été présenté au public il y a un peu plus d'un demi-siècle. Tel il se présentait récemment encore aux admirateurs et aux critiques de Benjamin Constant. Des copies partielles ont permis, il est vrai, à M. Gustave Rudler d'abord, pour un important fragment, puis à M. Jean Mistler *, de donner un texte relativement correct du *Journal* de mai 1811 à octobre 1815. Mais il y manquait donc les notes de novembre 1815 à septembre 1816, et la copie dont s'est servi M. Mistler n'était pas exempte d'erreurs et d'omissions. Les noms propres, souvent indiqués par la seule initiale, y sont particulièrement maltraités, ainsi que les mots en langue étrangère. Dès la première page, on peut relever d'étranges quiproquos comme *Koreff* au lieu de *Knecht*, *Burckhardt* au lieu de *Forcard* et l'incompréhensible *Swizzer-Platte* au lieu de *Schweizer Blut*. Ailleurs (p. 276), ce n'est pas *Krömmchen*, mot inconnu des dictionnaires, qu'il faut lire, mais *Kränzchen* dont le sens est clair. Ailleurs encore (p. 261), au lieu du conjectural *Discuté d'art*, Constant a noté plus simplement : *Du reste dark*. Un autre contresens, page 256, où l'on lit sans comprendre : *Napoleon Oh! eh! eh!* alors qu'il convient de lire : *Napoleonshöhe*, qui désigne une promenade près de Cassel, appelée *Wilhelmshöhe*, laquelle fut débaptisée pendant quelques années en l'honneur de Napoléon.

De même, à la date du 3 août 1815, Constant ne note pas : « Rester à Paris vaut mieux que des *grâces* », mais bien : « Rester à Paris vaut mieux que des *phrases*. » Le copiste a commis encore une bien grosse faute de lecture à propos de M^{me} Récamier le 13 février 1815. Il a lu en effet : « Il faut tout risquer pour la prendre d'émotion ou de force, en menaçant de me tuer devant elle, sauf à *essayer, ou rompre, ou partir* », alors qu'au lieu de cette fin de phrase absurde on devait lire : « sauf à *échouer, à rompre et à partir* », qui se comprend à merveille.

Ce ne sont là que quelques exemples entre cent. On voit ainsi que la copie utilisée par M. Jean Mistler fourmillait encore d'inexactitudes, de négligences, d'omissions et de fautes de lecture. Un certain nombre d'erreurs grossières ont pu, il est vrai, être corrigées grâce à la sagacité de l'éditeur. Mais il lui est arrivé aussi de se fourvoyer à force d'ingéniosité, comme il arrive aisément à la critique conjecturale.

Seule la disposition des manuscrits originaux allait enfin permettre de dissiper tous les doutes et de publier un texte intégral et sûr.

* BENJAMIN CONSTANT, *Journal intime précédé du Cahier rouge et de Adolphe*. Introduction et notes par Jean Mistler. Monaco, Éditions du Rocher (1946).

IV

La publication d'un véritable Journal intime est toujours délicate. Le texte intégral risque de choquer les uns et les autres, et les moindres suppressions prêtent le flanc à la critique. Entre ces deux écueils, il est bien difficile de naviguer.

Ce n'est donc pas sans quelque appréhension qu'Adrien de Constant aurait dû aborder les *Journaux* de son cousin Benjamin. Ils représentent en effet le type le plus pur de ce que l'on est convenu d'appeler le « journal intime ». Non seulement leur auteur n'a jamais imaginé que ses notes quotidiennes pourraient devenir un jour la proie d'un éditeur, mais il semble s'être bien gardé de jamais les montrer à personne. Ni ses proches ni ses amis les plus intimes n'ont jamais ouvert, du vivant de Benjamin, ces gros registres où il tenait le journal de sa vie. Si d'ailleurs il éprouvait le besoin d'y consigner ses pensées les plus secrètes, ses sentiments les plus profonds, c'est bien qu'il se refusait à les confier à personne. Mais la prudence devait aussi l'engager à bien les serrer dans ses coffres. Ne notait-il pas le 2 avril 1805, quelques jours après la mort de son ami Blacons : « Parmi le mal qu'on m'a dit de ce pauvre diable, on lui a reproché d'avoir toujours fait un *Journal*. Que dirait-on de celui-ci ? C'est un secret qu'il faut me garder soigneusement. »

Nous ne saurions éprouver aujourd'hui les scrupules d'un premier éditeur. Les larges extraits publiés par Adrien de Constant en 1887 ont révélé depuis longtemps une grosse part des secrets confiés par Benjamin à son *Journal*. Mais on a vu plus haut les graves défauts de cette publication dans laquelle l'éditeur a accumulé les erreurs, les négligences, les contresens, les plus ridicules substitutions et les interpolations les plus grotesques. La plupart de ces défauts n'avaient pas échappé aux érudits et depuis de nombreuses années on réclamait une édition correcte, sûre et digne de ce chef-d'œuvre du *Journal intime*.

Les copies douteuses et les conjectures ne pouvaient suffire aux critiques les plus ingénieux pour établir un texte impeccable. Le recours aux manuscrits originaux était absolument indispensable. Mais ces documents essentiels, aucun critique, jusque tout récemment, n'avait pu les voir et leur existence passait pour mystérieuse.

Aujourd'hui, grâce à la bienveillance et à la libéralité de M. le baron Rodolphe de Constant-Rebecque, le mystère des manuscrits des *Journaux* de Benjamin Constant est entièrement éclairci. Rien ne s'oppose plus à leur publication intégrale. Plus de cent ans se sont écoulés depuis la mort de Benjamin Constant et la rapide évolution des mœurs nous a libérés de beaucoup de contraintes. Le Journal intime, devenu un véritable genre littéraire, nous a livré naguère, sans causer beaucoup d'indignation, des secrets dont la révélation aurait fait scandale, il y a moins de cinquante ans.

D'ailleurs, seule la publication complète et aussi conforme que

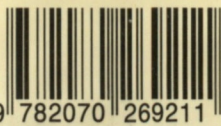
BENJAMIN CONSTANT

Journaux intimes

Les *Journaux intimes* de Benjamin Constant, dans la version intégrale que voici, sont parmi les documents les plus aigus et les plus sincères qui aient apparu dans la littérature. Le prix de ces pages est de nous faire comprendre comment les passions deviennent destin.

Comme l'a écrit Dominique Aury, on saisit brusquement « comme par transparence et sans effort, tout ce qu'un homme peut espérer savoir d'un autre homme... Pourquoi Benjamin avait-il le cœur si aride, pourquoi fut-il aimé de Germaine de Staël, pourquoi ne le fut-il pas de Juliette Récamier ? Mais pourquoi est-on comme on est, pourquoi ne peut-on se changer ? On regarde cet homme céder, se reprendre, fuir, pleurer, blêmir de colère, on regarde un supplice qui n'en finit pas. Mais on reste, on écoute de toutes ses forces, pour entendre à travers les cris ce qui n'échappe aux âmes que dans les supplices, la vérité de la honte, du remords, du désir, du désespoir ».

nrf



9 782070 269211



61-VI A 26921 ISBN 2-07-026921-3

Extrait de la publication